

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (de:) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Album Musical

A. FILIATREAU & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 2

MONTREAL, FÉVRIER 1884

VOLUME III

LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

L'intérêt avec lequel on accueille aujourd'hui tout ce qui se publie sur la liturgie romaine et sur le plain-chant est une chose bien consolante pour tout cœur catholique. Il y a là une preuve évidente que les esprits se préoccupent sérieusement de la religion et de tout ce qu'il y a de sublime et d'attendrissant dans la célébration de nos saints mystères. Ce qui se fait pour le plain-chant ne pourrait-il se faire pour la musique? Ne serait-il pas temps de songer à bannir de nos belles et imposantes cérémonies cette musique légère et inconvenante que l'on y entend trop souvent? Ne pourrions-nous pas remplacer ces insanités par de la belle et grande musique religieuse? La musique à l'église doit avoir pour effet d'élever l'âme vers Dieu et de la porter au recueillement; toute musique qui ne produit pas cet effet n'est pas de la musique religieuse et doit être mise de côté. La musique religieuse, qui est la musique idéale par excellence, exprime les rapports de l'homme à Dieu. C'est ce qui la distingue de la musique profane qui, elle, indique les rapports de l'homme à l'homme ou de celui-ci avec la nature.

Le caractère propre de la musique religieuse est très gracieusement indiqué dans ces paroles que Mozart adressait à des musiciens allemands et qui trouvent naturellement leur place ici :

“Vous vous imaginez, disait le grand maître, que c'est perdre son temps et son talent que d'écrire sur les lugubres psaumes de l'église; il se peut que cela soit ainsi pour vous autres, protestants éclairés comme vous vous nommez. Qu'il vous reste quelques idées religieuses dans la tête, cela se peut, je n'en sais rien; mais pour nous c'est autre chose. Vous ne sentez rien en vous quand vous entendez ceci : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem* et autres choses pareilles, mais quand on a été conduit comme moi dès l'enfance, dans le sanctuaire mystique de notre religion; quand, là, ne sachant pas encore où l'on doit aller avec ces sensations confuses mais pressantes, on attend l'heure du service divin, sans trop savoir après tout ce qu'on veut; quand on a envie le bonheur de ceux qui s'agenouillent aux touchants accents de l'*Agnus Dei*, et qui reçoivent la communion en chantant avec une douce joie. *Benedictus qui venit in nomine Domini*, pour ceux-là c'est autre chose. Oui, sans doute, tout cela se perd et s'oublie un peu dans la vie, mais (pour moi du moins il en est ainsi) un jour, quand on reprend ces paroles que l'on a entendues mille fois, pour les mettre en musique, tout cela se réveille, se dresse devant vous et vous remue l'âme!”

On comprend après ces paroles comment Mozart a pu

écrire son *Ave verum*, qui est et qui restera le chef-d'œuvre de la musique religieuse.

Est-ce bien cette musique que l'on entend dans nos églises? Quelquefois, mais pas souvent. On cherche plutôt ce qui est bruyant, ce qui est gai. Que ce soit du Palestrina ou du Miné, du Mozart ou du Lambillotte, du Beethoven ou du Labat, peu importe; tout ce qu'il faut c'est que ce soit amusant. Des mélodies tour à tour langoureuses, des rythmes sautillants qui semblent provoquer le corps à des mouvements de valse, des airs de bravoure et des marches militaires, voilà ce que l'on nous donne la plupart du temps dans nos églises. Ceci peut avoir ses charmes et ses attraits, mais que ce soit là de l'art religieux et catholique, nous le nions complètement. Il est impossible que l'homme en présence de son Dieu se conduise de cette manière. “—Si l'on agissait autrement, nous objectera-t-on, on aurait moins de monde à l'église.”

A cela nous répondrons, avec le célèbre M. D'Ortigue, “qu'il est triste qu'on se méfie à ce point de l'art religieux et de la religion elle-même... Est-il donc si nécessaire d'avoir tant de monde, de remplir une église d'indifférents et de désœuvrés?...” Vous voulez avoir du monde? Ayez d'abord les fidèles, les vrais croyants, les seuls qui assistent aux cérémonies purement religieuses où le plain chant domine. Ayez les fidèles qui vont à l'église pour se recueillir et pour retremper leur âme dans la prière, et suivant nous ce sera infiniment mieux.

On s'abuse étrangement sur le caractère de la musique religieuse; c'est ainsi que dans les collèges, les couvents les grands et les petits séminaires, on nous fait entendre comme des chefs-d'œuvres de musique religieuse les œuvres de Labat, et surtout celles du Rev P. Lambillotte. C'est tout simplement absurde et je le prouverai par l'anecdote suivante que j'emprunte au bel ouvrage de M. D'Ortigue sur la musique religieuse.

“Voici à ce sujet, dit cet auteur en parlant de la musique de Lambillotte, une anecdote que je raconte, quoiqu'elle prononce avec blâme un nom dont nous conservons nous-même un très respectueux souvenir. Malheureusement, ce nom se trouve inscrit en tête de compositions musicales que l'art véritablement religieux n'a pu que désavouer et que désavoue sans doute aujourd'hui même dans le sein de Dieu celui qui nous approuve loin de nous condamner.

Il y avait une fois un savant maître de chapelle, compositeur et organiste habile, comme qui dirait M. Vervoitte, actuellement maître de chapelle de St. Roch; qui exerçait ses fonctions dans une ville maritime assez importante, comme qui dirait Boulogne-sur-Mer. Ce maître de chapelle avait bonne envie d'inaugurer dans sa cathédrale la belle musique d'église de Palestrina, de Marcello, d'Händel, de

Duranti, etc. Mais les interprètes dont il était entouré lui jetaient sans cesse à la tête le nom du P. Lambillotte. En vain voulut-il leur faire exécuter l'*Ave verum* de Mozart ; l'un bâillait, l'autre ânonnait ; c'était assommant ! — Mais faites-nous donc chanter le *Regina caeli* du P. Lambillotte, lui disait-on de toutes parts ; voilà qui est entraînant, sublime, et non pas votre *Ave verum* de Mozart, qui est bon à porter le diable en terre."

Poussé à bout, le maître de chapelle promit de se procurer ce fameux *Regina caeli*. Un exemplaire est aussitôt trouvé, le maître de chapelle est fort édifié de voir que ce *Regina caeli* n'est autre chose qu'une valse, une vraie valse, bonne à valser, ce que l'auteur n'a nullement déguisé d'ailleurs, car il a écrit au-dessus des portées : *tempo di polacca, ma molto moderato*, ce qui veut dire : sur un mouvement de polonaise, mais très modéré. Une valse honnête et modérée...

« Enchanté de l'aventure, notre maître de chapelle va trouver le chef d'orchestre de l'hôtel des bains et lui propose une valse instrumentale qui doit, dit-il, enlever tout le public dansant et polkant ; et pour preuve de ce qu'il avance, le maître de chapelle, assis au piano, donne à son profane émule un léger échantillon de la valse en question. Le chef d'orchestre partage l'enthousiasme du maître de chapelle et promet de mettre la valse à l'étude, aussitôt qu'elle sera bien et dument instrumentée, et à la hauteur des progrès de l'orchestration moderne.

« Voilà notre maître de chapelle à l'œuvre, œuvre toute mondaine mais dont il espère recueillir des résultats tout spirituels. Au bout de deux jours l'orchestre répète *a tempo di polacca*, la valse dans toute son intégrité musicale, à cela près que le *molto moderato* fait place à un mouvement un peu plus accéléré. Tout marche à souhait, il n'est plus question que de l'exécution en public. — « Mais quel nom mettra-t-on sur l'affiche dit le chef d'orchestre ? » — « Mettez le nom du P. Lambillotte. » — Du P. Lambillotte !... Ah ! la valse est de lui ? Bravo ! c'est fort piquant ! » La valse figura donc sur le programme du concert, une main perfide placarda même ce programme sur la porte de l'église. Inutile de dire que la valse obtint un grand succès au salon des bains et que MM. les choristes se gardèrent bien de redemander le *Regina caeli* à M. Vervoitte, car ce maître de chapelle n'était autre que le directeur actuel de la maîtrise de St Roch, qui est l'auteur de cette petite mystification, qui ne s'en cache pas, qui me l'a racontée en m'autorisant à la publier, et qui put enfin faire passer l'*Ave verum* de Mozart."

Nous nous permettrons en terminant de donner un conseil à ceux qui s'occupent du chant dans nos églises. Qu'on se contente de faire exécuter les chefs-d'œuvre de Beethoven, Haydn, Mozart, Lesueur, Cherubini, Palestrina, Carissimi, Gounod, etc., et qu'on soit impitoyable pour la mauvaise musique. Qu'elle soit à jamais bannie de nos temples.

Le *Tribut de Zamora*, donné pour la première fois à Hambourg, vint d'y obtenir un grand succès. Mme Rosa Sucher est, dit-on, admirable dans le rôle créé à Paris par la Krauss.

UNE FANTAISIE D'ORGANISTE

(SOUVENIR DE 1871.)

Le vendredi, 9 juin 1871, juste deux jours avant la Fête-Dieu, vers huit heures du soir, à G..., un ouvrier, passant dans une ruelle isolée, est tué par un soldat prussien en ribote. Cet ouvrier, Jacques Kessier, était le frère de François Kessier, l'un de mes intimes amis. A ce que rapportèrent des femmes que la rage du soldat épouvanta, et qui n'osèrent ni venir ni appeler au secours de leur compatriote, l'Allemand avait heurté violemment Jacques qu'il croisait. Jacques crie : « Faites donc attention, butor ! » Le Prussien lui saute à la gorge ; d'un coup de poing, Kessier plaque son adversaire contre le mur. Le militaire dégaîne, et notre ami roule sur le pavé.

A huit heures et demie, François Kessier accourt m'apprendre le meurtre.

— Compte absolument sur moi, lui dis-je. Du reste, j'ai, à propos de l'enterrement, une idée que tu jugeras à l'effet produit.

Sur ce, nous allons à l'état-major porter plainte. On nous flanque à la porte comme de juste. Bref, on fixe l'inhumation au lendemain soir sept heures, pour la commodité des camarades et compagnons d'atelier de Jacques.

Le samedi matin, François revient au galop m'annoncer que, par l'ordre de l'autorité militaire, l'enterrement est reporté à trois heures de l'après-midi. Je sors avec lui à la hâte ; nous rencontrons quelques amis qu'on instruit du changement, et chacun parcourt un quartier de la ville annonçant à toutes les portes la nouvelle décision. Nous recommandons soigneusement aux connaissances d'aller directement de chez eux à l'église Saint-Georges, où se célébrerait le service, afin d'éviter un conflit possible lors de la levée du corps, que gardait depuis la veille un fort piquet prussien. Le mot d'ordre fut scrupuleusement suivi. La famille, le patron de Jacques et moi, escortâmes seuls le corps, de la maison mortuaire à l'église.

Quand nous arrivons, la population s'étouffait dans la nef ; et plus de trois mille personnes, bourgeois, nobles, dames de la haute société en grand deuil, enfants de riches, mêlés familièrement aux ouvriers, à leurs femmes et aux apprentis en simple costume de travail, stationnaient en silence sur le parvis, tous une fleur à la main, qui une rose rouge, qui une rose blanche, qui un bluet. Nous pénétrons dans l'église : qu'est-ce que j'aperçois ?

Un service de première classe : du haut en bas, le chœur tendu de noir ; dans les bas côtés, de longues cravates de crêpe aux chapiteaux des piliers ; un crêpe sur le tabernacle, un énorme catafalque de velours ; des myriades de flambeaux ; tout le clergé en chasubles et chapes des grandes cérémonies ; la maîtrise au complet. C'était le vicaire de Saint-Georges, l'abbé Maurice, qui avait ordonné ce déploiement de luxe, à ses frais personnels.

Un rude homme, l'abbé Maurice. Républicain, je ne vous le garantis pas, mais peut-être aussi patriote à lui seul que la moitié de l'Alsace ; taillé en paysan, d'ailleurs : une tête hâlée de moissonneur, les mains gercées du laboureur, des épaules de fort aux halles ; plus apte à la pioche ou à la charrue qu'au sermon. On le soupçonnait, dans le pays, d'avoir fait le coup de feu en partisan. Certaine absence, dont les causes, évidentes pour moi, restaient obscures pour les autres, autorisait jusqu'à un certain point ces bruits. Au mois de novembre 1870, l'abbé Maurice prétextait un voyage dans le Midi. Quatre jours après la capitulation de Paris, il reparut à G... Lorsqu'il descendit de nuit à la gare où j'attendais inutilement un parent, je remarquai avec inquiétude sa maigreur, sa figure souffrante et, passez-moi le mot, sa malpropreté. Lui, si recherché dans son costume, freluquet d'habitude, il portait une soutane en loques, souillée de boue, et ses orteils nus sortaient de souliers crevasés. De plus, une écharpe soutenait son bras gauche. "Vous êtes blessé, monsieur l'abbé ?" lui demandèrent affectueusement cinq ou six employés de la gare. Il balbutia en rougissant une histoire de chute dans la campagne, et s'esquiva tout décontenancé avant d'avoir fini son récit. Pendant huit jours, il ne mit point le pied dehors.

Je reviens à mon affaire.

Le corps de Jacques enfoui sous le catafalque, l'office défile son train. Nous approchons de l'offertoire... C'est le moment...

A l'instant où le prêtre hausse son calice, j'attaque *dolce* et en mineur l'introduction de la *Marseillaise* : "Allons, enfants de la patrie !" puis, une courte pause. Un immense soupir monte de l'auditoire, monte, m'enveloppe et me chauffe, ainsi qu'une bouffée s'élevant d'un four allumé. Je me regarde dans la glace qui me sert à suivre la messe, en réfléchissant à la fois la nef et le sanctuaire : j'étais vert et mes cheveux remuaient sur mon crâne. Quant à l'abbé Maurice que je guettais particulièrement, je vis la coupe vaciller entre ses doigts ; et, dans l'intervalle d'une syncope, j'entendis très distinctement, tant mes sens étaient irrités, ses dents claquer sur le vermeil.

Bon, me dis-je, satisfait de ma propre émotion et de l'empoignement du public, nous allons rire tout à l'heure.

Je coupe donc mon chant par un lugubre répons de basse. J'ajoute deux jeux pour "*le jour de gloire est arrivé.*"

Ici, à la main gauche, des notes sinistres et détachées, de vraies larmes sonores. Ensuite, chaque membre de phrase s'accroît de plus en plus, toujours dans le même mode mineur, et toujours séparé par de lamentables répliques *crescendo*, comme si j'arrachais peu à peu du cercueil des voix de nos chers martyrs. J'arrive au refrain. Une série de modulations pour enfler la rentrée ; je ralentis, j'ai l'air d'hésiter à frapper le grand cri.

Pendant ce *rallentando*, nouvel examen dans la glace.

Debout au milieu du chœur, hagard, l'œil fulgurant, plus pâle que son surplis, l'abbé Maurice fixe ma tribune ; de

ses lèvres tremblantes partent des mots confus. (Hermann, le sacristain, me raconta le soir que l'abbé avait juré :)
"Nom... d'une bombe ! il ne se décidera donc pas !"

Tout à coup mon vicaire, complètement affolé, se met à battre du bras la mesure à larges temps, pour me presser, m'enlever, me lancer à fond de train.

Ma foi, je n'y résiste plus ; je lâche tous mes registres. En avant les pédales, les bombes des et le diable ! En avant le vrai ton, le majeur, et : *Aux armes, citoyens !* Mille révolvers braqués sur mon front ne m'auraient pas arrêté.

Mon cher, j'avais vingt mains, quarante mains ; je tape à tour de pieds et de bras, je broie le clavier qui, je vous le jure, fumait et empestait la poudre. Oh ! je n'ai pas rêvé ! Mes phalanges bouillonnaient, je sentais d'invisibles étincelles sortir de mes ongles transformés en charbons embrasés. Chaque touche frappée me représentait le chien d'un fusil que j'armais. De ce que j'improvisai en fait d'accompagnements je ne me rends pas compte. Dans mes saignantes dissonances, dans le martèlement exaspéré des arpèges, dans mes gammes chromatiques râlantées passaient des ronflements de tambours, des agonies de clairons, des grincements de baïonnettes sur les cuirasses, les huées terrifiantes des incendies, des rugissements de canon, les tocins interrompus par les balles ou le feu, les coups de fouet de l'obus, les fusillades enrôlées par les fumées, les graillements des mitrailleuses, les ferrailles secouées des caissons, les cahots des batteries emportées au triple galop et bondissant sur les cailloux, Est-ce que je sais tout ce que j'ai mis là-dedans ! Les trois accords finals firent explosion dans mon oreille à la façon d'une poudrière qui saute ; et je levai machinalement le nez en l'air, très étonné que la voûte de Saint-Georges n'eût pas éclaté.

Je quitte brusquement mon tabouret, et je mène mon regard sur l'assistance. Oh ! l'abbé Maurice ! si vous ne voyez pas l'abbé Maurice ! A genoux, il raidissait ses bras frissonnants et jetait nos désespoirs à la face du ciel sourd. La dernière vibration éteinte sur les tentures, il s'évanouit, et sa tête va heurter le marbre des dalles. Les "acolytes" le relèvent et l'emportent dans la sacristie.

Personne ne vit rien de cet incident. Ah ! le public ne s'inquiétait guère de l'abbé. Tout le monde tournait le dos à l'autel et me dévisageait. Partout, des faces crispées, des rires convulsifs, des grimacements d'aliénés, des étouffements ; ici, des prunelles furieuses ou gelées ; là, des paupières palpitantes, de ces pleurs qui n'osent couler. Les femmes mordaient leurs lèvres pour avaler leurs sanglots ; les hommes passaient les doigts entre leur cravate et leur cou, ils étranglaient. Ahuris, ils contemplaient stupidement l'orgue, croyant peut-être qu'il allait s'ouvrir et cracher des flammes de volcan.

Je descends sur la place. Ce que je subis d'embrassements, ce qu'on me barbouilla de larmes, les frénétiques serrements de mains... Tenez, j'en ai encore les joues blettes et les poignets meurtris.

Avec François Kessier et sa famille, je me place à la tête du cortège. Quand la bière disparut sous la terre, François s'approche de la fosse, on croit qu'il va prononcer quelques mots d'adieu... pas du tout, il hoche négativement la tête et se retire en me désignant du doigt. Son geste indiquait probablement que j'avais parlé pour lui à l'église : mon orgue avait dit tout ce qu'on pouvait dire dans la circonstance.

La cérémonie terminée, je retourne au logis ; et vous allez voir maintenant le côté à moitié comique de l'aventure.

L'exaltation calmée, je repasse dans mon esprit les incidents de la journée. La conclusion nette et claire fut celle-ci : " Mon petit Hubert, tu as fait tantôt de la fantaisie, de la poésie, du patriotisme à tire-larigot, très bien. Mais, pourvu que tout à l'heure tu ne t'en mordes pas les ongles ! Demain matin vont venir deux jolis petits soldats te prier poliment de les suivre... où ? Et... gare la casse, mon pauvre garçon ! "

En effet, le dimanche à huit heures du matin, au saut du lit, un casque pointu frappe à ma porte. J'ouvre, et l'homme me remet un pli dans lequel j'étais invité à me présenter immédiatement à la commandature. Je me rends sans lanterner à la mairie et on m'introduit auprès du chef de place.

Figurez-vous un porc-épic en uniforme.

— C'est vous, me dit-il en bagayant de colère, c'est vous qui avez joué la *Marseillaise*, hier, à un enterrement ?

— Il y a erreur, monsieur le commandant.

— Vous ne teniez pas l'orgue, hier ?

— Si, monsieur le commandant.

— Alors, vous avez joué la *Marseillaise* ?

— Pardonnez, je n'ai pas joué la *Marseillaise*.

— Êt qu'avez-vous joué ?

— Les *Deux grenadiers*, de Schumann.

— Vous vous f... de moi ! Prenez garde, les témoins ne manquent pas.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur le commandant, que, en fait de *Marseillaise*, j'ai exécuté un morceau tout ce qu'il y a de plus allemand. Pour preuve à l'appui de mon affirmation, envoyez quelqu'un chez moi. Sur mon piano, on trouvera la mélodie des *Deux grenadiers*, et vous vérifierez.

Le Prussien détache un planton, auquel ma femme remet l'œuvre de Schumann ; et, au reçu de la pièce, il mande son chef de musique.

— Connaissez-vous cela ? dit-il, en mettant le papier sous le nez du chef.

— O, mon commandant, ce sont les *Deux grenadiers* de Schumann.

— Cette chanson reproduit la *Marseillaise* ?

— Oui, mon commandant, à la dernière strophe.

— Vous m'en donnez votre parole ?

— Je le jure, mon commandant.

— C'est bien, sortez.

Le chef de musique se retire.

J'étais sauvé ! Vous n'ignorez point que Schumann a copié à peu près exactement la première et la seconde phrase de la *Marseillaise* pour la péroraison de sa mélodie, péroraison dont un rappel de la première phrase forme la conclusion."

Se tournant vers moi, le porc-épic grommela : " Un bon conseil, l'ami. Si vous alliez geindre sur l'orgue ailleurs, qu'en pensez-vous ? Réfléchissez ; l'avis mérite considération."

Je m'incline gracieusement, avec ma plus belle bouche en cœur, et je file prestement chez moi. Aussitôt, je rapporte à ma femme le conseil de l'animal en question ; elle me concède que la chose valait un sérieux examen. Nous en causons tant et si bien que le lundi soir, 12 juin, après avoir réuni à la hâte les habits, le linge indispensable et nos petites économies, ma femme, les enfants et moi prenions à la gare de G... nos billets à destination de Paris. Le mobilier, le piano et le reste, — dont nous n'entendîmes jamais plus parler, en dépit de fréquentes réclamations, — servirent sans doute à indemniser de sa course le soldat qui était venu chercher à la maison la chanson des *Deux grenadiers*.

LE CENTENAIRE DE F. J. FÉTIS

Mardi, le 25 mars dernier, à deux heures, le Conservatoire de Bruxelles a dignement célébré le centenaire de la naissance de son organisateur et de son premier directeur, François Joseph Fétis.

Une nombreuse assemblée d'artistes et d'amateurs avait répondu à l'appel du Conservatoire et avait tenu à rendre hommage à l'une des gloires de l'art belge.

La commission de surveillance du Conservatoire, présidée par le bourgmestre, M. Buls, les professeurs, les directeurs des conservatoires de musique du royaume, les anciens élèves de Fétis étaient réunis sur l'estrade. La cérémonie a commencé par un discours de M. Gévaert, qui a été maintes fois interrompu par les applaudissements de l'auditoire.

Puis est venu le concert, composé d'œuvres appartenant aux diverses époques de la carrière si longue et si pleine de Fétis, l'ouverture en *la* mineur ; l'*Andante sostenuto* du 1^{er} quintette exécuté par les archets de la classe d'ensemble instrumental ; la fantaisie symphonique pour orgue et orchestre composée pour le 50^{me} anniversaire du rétablissement de l'Académie royale, la partie d'orgue jouée en maître par Alph. Mailly ; le quintette des *Sœurs jumelles*, opéra-comique en un acte, représenté à Feydeau en 1823 et fort gentiment dit par des élèves-artistes du Conservatoire : Mlles De Geneffe, Laurent, MM. Goffoel, Demesmaeker et Simons ; ce quintette a eu même les honneurs du bis. L'*Andante* et l'*intermezzo* de la symphonie en *mi* bémol, enfin le *Domine salvum fac regem*, composé pour le couronnement de Léopold II. Ce concert a vivement intéressé l'auditoire. — *Guide Musical* de Bruxelles.

M. MASSENET

On annonce que M. Massenet travaille à un nouvel opéra-comique : *Verther*. Le sujet n'est pas celui du roman de Goethe ; mais comme dans le *Songe d'une nuit d'été*, c'est l'auteur même de l'œuvre célèbre qui est le héros de l'opéra. On entendra chanter Goethe ; ce sera assurément nouveau et intéressant.

A propos de Massenet voici une jolie appréciation de son talent par Moréno, le semainaire du *Ménestrel*.

Le talent de M. Massenet, tout à fait de félineries, de caresses et de tendre persuasion, lui assure une nombreuse clientèle féminine qui fait sa vogue et sa puissance. Il est le musicien des dames comme M. Ca. o en est le philosophe. Ne lui demandons pas de grands emportements, ni des déploiements de force imposants ; il devient alors plutôt brillant qu'énergique et il a beau déchaîner, pour s'en faire accroire, toutes les puissances orchestrales, il reste au fond de cette vigueur artificielle une langueur et un lymphatisme qui réclament impérieusement le secours du fer Bravais.

NOUVELLES EUROPÉENNES

Le 29 juin prochain, on fera l'inauguration solennelle du monument de Bach, à Eisenach, lieu de naissance du célèbre compositeur. La date de cette solennité est définitive. A cette occasion il y aura à l'église d'Eisenach un concert spirituel dont le programme sera exclusivement composé d'œuvres de Bach. La pièce de résistance sera la grande messe en sol exécutée par 500 chanteurs et les premiers solistes de l'Allemagne sous la direction de Joachim.

* * *

On annonce que M. Saint-Saëns travaille en ce moment à une grande symphonie instrumentale et vocale qui aura pour titre : *Hymne à Victor Hugo*.

L'œuvre serait exécutée, cet été, dans la grande salle du Trocadéro.

* * *

On annonce à Paris la mort d'Ernest Doré, né à Strasbourg, en 1831, un des élèves préférés d'Halévy, et qui s'était fait connaître par des romances et par une *Messe* exécutée à Notre-Dame de Lorette en 1856. Il était le frère aîné du célèbre dessinateur Gustave Doré.

* * *

Les directeurs de l'opéra italien de Londres ont fait connaître sommairement dans une notice leurs intentions pour la saison prochaine qui commencera le 29 avril. Les renseignements complets seront fournis à l'époque ordinaire, mais déjà les choses les plus attrayantes sont promises. En tête de la liste des prima donna vient Mme Patti, puis Mmes Albani, Lucca, Sembrich, Durand, de Vere, Crosmond et Gertrude Griswold, soprano américaine. Comme contraltos : Mmes Scallchi, Reggiana et Trebelli ; les ténors sont MM. Nicolini, Marconi et Mierswinski ; les barytons et les basses, MM. Catogni, Soulacroix, Devoye, de Reské, Monté et Novara. D'autre part, le personnel reste intact. Le répertoire de la saison n'est évidemment pas encore décidé, mais la notice dont nous parlons contient deux affirmations positives ; la première c'est que les directeurs sont déterminés à représenter en anglais l'opéra *Columba* de Mackenzie ; la seconde, qu'ils ont l'intention de produire sur leur scène l'opéra de Reyer *Sigurd*. Nous pouvons nous attendre à voir les deux œuvres pendant cette saison, Mme Lucca jouant le rôle de l'héroïne dans la première et Mme Albani dans le grand rôle de Brunehild de *Sigurd*.

Pas un mot n'est dit des représentations d'opéra allemand dont on

avait tant parlé, elles sont considérées comme constituant une entreprise entièrement séparée.

* * *

La *Rédemption* de Gounod vient d'être exécutée dans la vaste salle du Trocadéro, sous la direction du maître lui-même avec Mme Albani et M. Faure comme solistes.

* * *

La DIXIÈME symphonie de Beethoven ! — On ignorait jusqu'ici son existence à Vienne, à Bonn, à Be où se trouvent presque tous les manuscrits du Titan. Mais cela n'a pas gêné autrement un éditeur de Hambourg, qui annonce crânement dans les journaux allemands l'apparition dans son officine de la *Dixième symphonie authentique (sic)* de Beethoven. Il s'agit simplement d'un arrangement du quatuor en ut dièse mineur (op. 131) pour l'orchestre, par M. Muller-Berghaus. Très fort cet éditeur ! Mais il nous semble que l'Allemagne se laisse trop envahir par l'américanisme.

* * *

Lohengrin va décidément être donné sous peu à Paris, mais non pas au Grand Opéra. C'est l'Opéra Comique qui aura l'honneur de donner pour la première fois à Paris le bel ouvrage de Wagner. M. Carvalho vient de signer le contrat avec M. Brand, fils du célèbre machiniste de Darmstadt, agissant au nom des héritiers de Wagner.

Il est également question du Tannhäuser à l'Opéra-Italien pour la saison prochaine.

* * *

La société des auteurs et compositeurs dramatiques de Paris institue des pensions en faveur de ses plus anciens membres. Ces pensions sont acquises de plein droit, et les auteurs dont le tour arrive n'ont ni à les demander ni à les refuser. Ils peuvent seulement en faire l'emploi qu'ils jugent convenable. M. Verdi, qui depuis le 1er janvier 1884 se trouve avoir droit à sa pension a exprimé le désir à M. Camille Doucet, président de la commission, de choisir un des membres de la société pour la lui attribuer. C'est M. Xavier Boisselot, le compositeur bien connu, qui a été l'élu du grand maestro.

—L'Echo Musical de Bruxelles.

* * *

Voici ce que le *Guide Musical* de Bruxelles disait de notre Albani, dans un de ses derniers numéros :

"Mme Albani a donné lundi sa première représentation au Théâtre Royal. La célèbre cantatrice a paru dans la *Traviata* et pas n'est besoin de dire qu'elle a été portée aux nues. Notre public lui a fait un accueil enthousiaste. Applaudissements, rappels, acclamations, bouquets et fleurs sans nombre jetés aux pieds de la diva, rien n'y a manqué. La seconde représentation de Mme Albani aura lieu le 29 mars à son retour d'une tournée qu'elle va faire en Hollande."

* * *

La bibliothèque de la ville de Hambourg vient de recevoir un don précieux : un portrait original de Hændel qui lui a été légué à sa mort par un vieil amateur de tableaux, M. Frédéric Gültzow. Ce portrait a été fait en 1745 par le peintre anglais Hudson. Hændel l'avait envoyé lui-même à un parent habitant de la ville de Halle. De là il a passé en la possession du Dr Senff à Calbe (Anhalt), descendant d'une sœur de Hændel. Le savant musicologue Chrysander acheta ensuite le portrait et le laissa à sa mort à M. Gültzow à la condition que celui-ci en fit don à la bibliothèque de la ville de Hambourg. Telle est l'histoire de ce précieux portrait.

* * *

C'est le 19 avril que la *Société de musique* donnera son grand concert annuel. Elle fera exécuter le *Requiem* de Verdi.

Feuilleton de "l'Album Musical"

FÉVRIER 1884.—No 2.

LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE

PAR
EMILE RICHEBOURG.

(Suite.)

La lettre lui fut expédiée par son employé chargé de la correspondance avec deux ou trois autres qui, comme celle d'Adrienne, lui étaient personnelles.

La supplique de la jeune fille l'étonna singulièrement. Ses relations avec M. Caillet dataient de loin, et depuis douze ans qu'elles étaient devenues tout à fait intimes, il n'avait jamais entendu dire qu'il existât une madame Duverger, fille de M. et madame Mazurier. Il faut avouer qu'il n'était pas mieux instruit sur tout ce qui touchait au passé de cette famille. M. Caillet jouissait d'une si grande considération, son honorabilité était si universellement reconnue, qu'il aurait cru commettre une mauvaise action en se mettant en quête de renseignements.

On comprendra facilement l'émotion dont il fut saisi à la lecture de cette lettre, qui lui révélait tout d'un coup un fait inconnu. Il ne pouvait supposer qu'il eût affaire à une intrigante. Ce n'était pas un secours qu'on lui demandait, mais seulement un prêt, et bien timidement, avec le ton que prennent les pauvres honteux. La lettre disait encore :

"Ma mère était l'amie d'enfance, et si ce n'est pas une erreur de ma mémoire, elle a été assez heureuse autrefois pour lui rendre un léger service."

Du reste, pas un mot de M. Caillet et de sa femme.

Qui était donc cette dame Duverger, née Mazurier, qui, malade, lui écrivait avec la main de sa fille ? Était-ce la sœur de madame Caillet ou bien une parente éloignée ? Ou bien encore s'agissait-il d'un Mazurier étranger à la famille du banquier ? Autant de questions auxquelles il lui était impossible de répondre.

On vint le prévenir que le déjeuner était servi. Il s'empressa de descendre à la salle à manger où tout le monde l'attendait. On s'aperçut tout de suite qu'il était préoccupé.

—Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles du Havre ? lui demanda son fils ?

—Non, au contraire.

—Alors, mon cher Pierrard, dit le banquier, votre contrariété, — car vous êtes contrarié, — vient d'une autre cause. Tenez, voilà ces dames inquiètes ; dites-nous vite de quoi il s'agit.

—Ma foi, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

—Parbleu ! fit M. Caillet.

—Avant tout, je dois vous déclarer que vous vous êtes trompés, car je ne suis nullement contrarié.

—En ce cas, rien de grave à redouter.

—Connaissez-vous une dame veuve du nom de Duverger ? demanda-t-il.

A cette question, à laquelle on s'attendait si peu, le banquier se troubla, sa femme pâlit ; seule, madame Mazurier, assise en face de l'armateur, resta impassible.

—Nous la connaissons, dit-elle avec aigreur, puisque nous avons le malheur qu'elle soit de la famille. Pourquoi nous demandez-vous cela, cher monsieur Pierrard ?

—Il paraît que cette dame et sa fille se trouvent en ce moment dans une position extrêmement difficile ; la mère est malade depuis plus d'un mois et elles sont à la veille de manquer de pain.

—La malheureuse ! s'écria l'affreuse femme qui n'hésita pas

à appeler à son secours la plus odieuse des calomnies ; voilà les suites inévitables de sa mauvaise conduite.

Sans se rendre compte du sentiment pénible qu'il éprouvait, le cœur de l'armateur se serra.

—Il faut être indulgent quelquefois pour certaines fautes, et ne jamais rester impitoyable pour ceux que frappe le malheur. Madame Duverger m'a écrit une lettre fort touchante.

—En vérité, c'est trop d'audace ! interrompit la mégère.

—Elle me supplie de lui venir en aide, de lui prêter une somme, d'ailleurs fort minime.

—Elle continue donc son métier de mendicante ?

—J'ai lieu de m'étonner qu'elle ne se soit pas adressée à moi, dit madame Caillet d'une voix hypocrite.

—Vingt fois déjà nous l'avons retirée de la misère, osa ajouter madame Mazurier.

—Ne vous préoccupez plus de cette affaire, monsieur Pierrard, reprit la femme du banquier ; je me charge de votre réponse à madame Duverger. C'est à sa famille à lui venir en aide comme elle l'a toujours fait. Dès aujourd'hui je ferai passer chez elle, et on lui remettra l'argent dont elle a un si pressant besoin.

M. Pierrard ne trouva rien à objecter. Du moment que madame Caillet revendiquait le droit, qui lui appartenait, de secourir un membre de sa famille, il ne pouvait plus se mettre en son lieu et place.

La façon dont on s'était exprimé sur le compte de madame Duverger avait obtenu le résultat qu'on en attendait. L'effet produit par la lecture de la lettre était détruit. La sympathie de M. Pierrard se changeait en indifférence. Pourquoi se serait-il intéressé à ces deux femmes, qu'il ne connaissait point, et qu'on lui présentait comme indignes ?

D'un autre côté, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, malgré l'intérêt qu'il pouvait avoir à connaître la vérité, il ne fit aucune question sur madame Duverger et sa fille.

Il avait touché à un secret de famille, il voulut le respecter.

On parla d'autre chose.

Dans la soirée un domestique de madame Caillet se présenta chez Madame Duverger. Son air dédaigneux, pour ne pas dire impertinent, était bien digne des maîtres qu'il servait. Il avait reçu des instructions et, tout fier de figurer comme personnage, il ne voulait pas paraître au-dessous de la mission qui lui avait été confiée.

La malade commençait à aller mieux ; elle avait voulu se lever et elle était assise devant le feu. Adrienne travaillait près de la petite table. Elle se leva pour aller ouvrir au domestique et reprit aussitôt sa broderie.

Madame Duverger s'était tournée à demi du côté du visiteur ; elle n'eut pas de peine à deviner en lui un valet de bonne maison.

—Madame, vous avez écrit à M. Pierrard, du Havre ?

—Oui, monsieur. Est-ce donc sa réponse que vous m'apportez ?

—Hélas ! se dit la jeune fille, cet homme ne se présente pas comme un messenger de bonne nouvelle.

Je suis envoyé par M. Caillet, répondit le domestique.

La mère et la fille tressaillirent.

Je dois vous dire d'abord, reprit le valet, qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre. M. Pierrard, du Havre, a été très étonné que vous lui ayez écrit, et il ne répond jamais à certaines demandes qui lui sont adressées par des personnes qu'il ne connaît pas.

Les deux femmes échangèrent un regard plein de tristesse, puis elles baissèrent la tête.

—M. Pierrard a communiqué votre lettre à madame Caillet, poursuivit le domestique, car il est en ce moment à Paris.

—Oh ! quelle humiliation ! murmura la pauvre veuve.

Les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes.

Est-ce tout ce que vous avez à nous dire de la part de madame Caillet, monsieur ? demanda madame Duverger.

— Elle m'a chargé de vous remettre ceci, répondit le valet en présentant à la veuve un billet de banque de vingt-cinq francs.

— Ah ! une aumône ! fit-elle d'un ton amer, comme à un mendiant qui tend la main ! Je ne suis pas heureuse, monsieur, mais n'ayant rien demandé à madame Caillet, je n'ai rien à accepter d'elle.

Et elle cacha sa figure dans ses mains.

Le domestique ne savait plus que dire. Il passa ses doigts dans ses longs favoris et il se décida à remettre le billet dans sa poche.

— Je dirai à madame que vous n'avez besoin de rien, fit-il.

Adrienne se leva.

— Vous pourrez lui dire, si vous voulez, répliqua-t-elle, que nous manquons de tout, que demain peut être nous n'aurons ni feu, ni pain, ni asile, mais que nous avons toujours confiance en Dieu, lorsque tout le monde nous abandonne et nous oublie. Veuillez lui dire aussi que nous lui souhaitons d'être toujours assez heureuse pour ne jamais recevoir l'affront qu'elle nous fait aujourd'hui.

Le domestique pirouetta sur ses talons et gagna la porte.

— Ah ! ma mère, ma pauvre mère ! s'écria la jeune fille en tombant à genoux près de la malade.

— Nous boirons le calice jusqu'à la lie, murmura madame Duverger.

— Tu le vois, reprit Adrienne, il faut que je travaille, que je travaille beaucoup.

Puis, joignant les mains et rejetant en arrière sa tête charmante, elle s'écria :

— Mon Dieu, conservez-moi ma mère et ne nous abandonnez pas.

IV

C'était un homme dur et peu commode le gérant de la maison où demeurait madame Duverger. On le supplia d'accorder un délai avec promesse de payer au demi terme ; il resta impitoyable et le 10 janvier, il fit signifier le congé par l'huissier. Il est vrai qu'il ne tenait nullement à conserver sa locataire. Le logement du rez-de-chaussée lui avait été demandé, et il voulait le transformer en écurie et remise.

Après la signification vint la saisie. L'huissier chargé de l'opération mit la main sur tout ce que la loi lui permettait de prendre ; il n'oublia même pas de coucher le vieux missel sur son inventaire.

— Je vous en prie, monsieur, lui dit Adrienne, laissez-nous ce livre, auquel nous tenons beaucoup, ma mère et moi.

— Vous demandez cela trop tard, mademoiselle, c'est déjà écrit.

— En voici un autre que vous pouvez prendre à sa place.

— Impossible ; voyez, j'ai fait ajouter : "avec garnitures d'argent."

— C'est un souvenir de ma grand'mère, reprit la jeune fille en s'efforçant de retenir ses larmes.

— J'aurais voulu vous être agréable, mademoiselle ; mais, je vous le répète, il est trop tard. Du reste, si vous tenez beaucoup à ce livre de messe, vous n'aurez qu'à être là le jour de la vente et vous l'acheterez. Il ne sera pas vendu plus de cinq francs.

Ce n'était pas que le missel fut utile à madame Duverger et à sa fille ; elles avaient chacune leur livre de messe ; depuis hier, des années celui de la grand'mère n'était pas sorti de son étui ; elles l'avaient pieusement conservé et y tenaient seulement parce qu'il avait appartenu à madame Mazurier. Le souvenir est la religion du cœur.

Le jour fixé pour la vente du pauvre mobilier arriva. La mère et la fille ne l'avaient pas attendu pour quitter le loge-

ment ; elles étaient allées cacher leur douleur rue de Seine, dans une chambre d'hôtel. La santé de madame Duverger se rétablissait bien lentement, au milieu de si cruelles émotions. Les forces ne revenaient pas et il fallait attendre encore deux mois peut-être avant qu'elle pût reprendre son travail.

La seule chose à redouter était une rechute. Aussi Adrienne redoublait-elle de soins et d'affection pour sa chère malade. La courageuse enfant se multipliait de toutes les manières.

Pendant que la vente avait lieu dans la cour de la maison de la rue de Grenelle et que le commissaire-priseur adjudicait chaque objet de ménage à tel ou tel marchand de bric à brac ou de meubles d'occasion, un jeune homme s'arrêtait dans la rue devant les étalages, plus brillants que riches, d'une douzaine de ces marchands ambulants, qui profitent toujours des ventes à la criée pour exercer leur petit commerce.

Après avoir regardé un instant les couteaux, les petites cuillers à café, les couverts argentés et dorés par le procédé Ruolz, les lorgnettes, les ronds de serviettes et autres produits de la fabrique de Paris, le jeune homme entra dans la cour.

Il vit ce qui se passait ; c'était fort peu intéressant pour lui, et il se disposait à s'éloigner lorsqu'il aperçut une jeune fille qui cherchait à dissimuler sa présence en se cachant derrière une vieille armoire en bois de noyer. La beauté de cette jeune fille produisit sur lui une impression étrange, en même temps qu'il se sentait vivement intéressé par son air triste et résigné. Elle pleurait. A chaque instant elle épongeait ses yeux avec son mouchoir. Dans sa main gauche elle tenait une pièce de cinq francs ; on voyait briller le métal blanc entre ses doigts tremblants et rougis par le froid.

— Elle est ici pour acheter quelque chose, pensa le jeune homme ; mais pourquoi pleure-t-elle ?

Sans oser l'approcher, il continua à l'examiner avec attention, et restait comme en extase devant cette admirable beauté, laquelle semblait protester contre la pauvreté de vêtements qui ne parvenaient pas à l'amoindrir. Tout dans sa personne, son regard, sa pose et ses mouvements, était gracieux, modeste, distingué, honnête. Il se dégageait d'elle comme un parfum d'innocence et de pureté. Le jeune homme voyait toutes ces choses et se laissait aller à son ravissement.

Soudain, la jeune fille passa rapidement son mouchoir sur son visage et se mêla au groupe des acheteurs. Le crieur venait d'annoncer la mise à encaissement d'un livre de messe.

— Allons ! mesdames et messieurs, dit-il, trois francs le livre de messe avec son étui ; le fermoir et les autres garnitures sont en argent. La mise à prix est trois francs. — Au poids, l'argent seul vaut mieux que cela. Allons ! trois francs !...

— Dix sous de plus, dit un acheteur.

— Trois francs cinquante, reprit le crieur.

— Quatre francs, répondit la jeune fille d'une voix douce et tremblante.

— Nous disons quatre francs, mesdames et messieurs ; à quatre francs, ce beau livre de messe. Voyez, il est tout neuf, on ne dirait pas qu'il a servi.

Et, en l'ouvrant, il faisait voir de jolies gravures coloriées.

— Quatre francs, une fois... quatre francs...

— Quatre cinquante ! cria le premier enchérisseur.

— Cinq francs ! dit aussitôt la jeune fille.

Elle tremblait très fort et se soutenait à peine ; ses doigts se crispaient sur la pièce de cinq francs.

— Cinq francs, maintenant, allons, cinq francs, cinq francs. Personne ne dit plus rien ?...

— Mettez encore dix sous, fit l'enchérisseur.

La jeune fille devint pâle comme un suaire.

—Cinq cinquante, reprit la voix du crieur, nous irons bien à six francs... Cinq cinquante, une fois...

Il fit un signe à la jeune fille. Elle poussa un soupir et baissa la tête.

—Cinq franc cinquante, deux fois, continua-t-il, trois fois.

Le coup de marteau du commissaire priseur se fit entendre, et il prononça le mot : Adjugé !

Un sanglot s'échappa de la poitrine de la jeune fille et elle s'éloigna en chancelant, suivie par les regards étonnés ou moqueurs des marchands de bric-à-brac.

Le jeune inconnu, qui n'avait pas cessé d'observer Adrienne, avait suivi avec émotion les péripéties de ce petit drame. Il s'approcha de l'acquéreur du livre et lui dit :

—Monsieur, ce soir ou demain j'aurai l'honneur de vous faire une visite, soyez assez bon pour me donner votre adresse.

—Je demeure tout près d'ici, rue de l'Ecole-de-Médecine, répondit le brocanteur ; du reste, voilà ma carte.

Et il remit au jeune homme un morceau de carton sur lequel on lisait :

"Perçrisel, habits neufs et d'occasion, lingerie et ameublements, argenterie et orfèvrerie. Achat de reconnaissances du Mont-de-Piété."

L'inconnu mit la carte dans sa poche et s'élança sur les pas de la jeune fille. Il la rejoignit à l'entrée de la rue des Saint-Pères.

—Mademoiselle, lui dit-il, veuillez m'excuser si je me permets de vous adresser la parole dans la rue, je n'aurais pas cette audace si je n'étais persuadé que je puis vous être agréable.

Adrienne fit un brusque mouvement en arrière, et en même temps regarda son interlocuteur. Elle rencontra un regard si doux, si plein de compassion et de franchise, que sa réponse sévère expira sur ses lèvres. De grosses larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues pâles.

—Mademoiselle, reprit l'inconnu avec émotion, je m'intéresse à vous, ne me le défendez pas. Tout à l'heure, déjà, je vous ai vue pleurer, et je ne saurais vous dire le mal que j'ai ressenti. J'étais là, assistant en curieux à cette vente, dans la cour, d'un pauvre mobilier. Vous avez mis deux enchères sur un livre de messe ; pourquoi ne l'avez-vous pas acheté ?

La jeune fille ouvrit sa main gauche, qui tenait encore la pièce de cinq francs.

—Je n'avais que cela, dit-elle.

—Pauvre fille ! pensa le jeune homme, je l'avais deviné.

Il reprit à haute voix :

—Heureusement, les livres de messe ne sont pas rares, vous pourrez en acheter un autre.

—Un autre, monsieur, ne sera pas celui là, répondit-elle tristement.

—Vous y teniez, c'est donc un souvenir ?

—Oui, monsieur, un souvenir.

—D'une personne qui n'est plus, de votre mère peut-être ?

—Non, de ma grand-mère.

—Mais comment ce souvenir, qui vous est si cher, s'est-il trouvé compris dans cette vente ?

—Hélas ! cette vente est celle de nos meubles, de tout ce que nous possédions, ma mère et moi.

—Oh ! c'est affreux, murmura le jeune homme. Comment ce malheur est-il arrivé ?

La jeune fille parut hésitante.

—Excusez-moi si je vous interroge ainsi, reprit-il, et je vous supplie de ne pas croire à une vaine curiosité de ma part.

—Je ne saurais supposer que vous puissiez vouloir du mal à une pauvre fille qui vous est inconnue. Notre histoire est bien simple et bien triste, monsieur. Depuis bientôt trois mois ma mère est malade ; moi je suis brodeuse et je gagne peu. Nous n'avons pas pu payer le terme du mois

de janvier dernier, le propriétaire nous a chassées, a saisi nos vieux meubles et il les a fait vendre aujourd'hui pour rentrer dans ce qui lui est dû. Nous nous sommes retirées dans une chambre d'hôtel, sous le toit, une mansarde... Quand pourrions-nous acheter d'autres meubles pour être chez nous ! probablement jamais.....

—Vous n'avez donc pas de parents à qui vous puissiez vous adresser dans cette détresse ?

—Nous avons des parents, monsieur, riches, très riches... mais ils ne nous connaissent pas, nous sommes si pauvres !

—Oui, cela se voit... trop souvent. Mais à défaut de parents, on a des amis.

—Des amis que la pauvreté épouvante, pour qui le malheur est une laideur repoussante.

—Vous êtes bien découragée, mademoiselle ; mais, croyez-le, il y a encore de bons cœurs sur la terre.

—Je le crois, monsieur, mais nous ne connaissons pas ceux-là, ma mère et moi.

Mademoiselle, reprit le jeune homme, voulez-vous compléter la confiance que vous avez bien voulu me témoigner en répondant à mes questions ? Soyez assez bonne pour me donner votre adresse.

—Pourquoi, monsieur ?

—Je vous ai dit que je m'intéressais à vous, c'est la vérité. Je désire vous être utile, je le peux si vous le voulez.

—Je crois à vos excellentes intentions, monsieur, et c'est parce que je vous ai jugé bon que je vous ai répondu. Mais je vous assure que vous ne pouvez rien pour nous, la pauvreté n'exclut pas la fierté, et, c'est peut-être un grand tort, nous sommes fières, ma mère et moi, nous n'acceptons jamais rien d'un inconnu.

—Mademoiselle, répliqua tristement le jeune homme, penseriez-vous que je voudrais offrir de l'argent à madame votre mère ? J'appartiens à une famille riche, je le pourrais ; mais je sais le respect qu'on doit au malheur. Comme vous, j'ai le bonheur d'avoir ma mère. Je l'adore, c'est vous dire qu'elle est bonne entre toutes. Elle ne demeure pas à Paris, mais je l'attends dans quelques jours, elle va venir faire des emplettes pour ses toilettes d'été. Elle aura besoin de broderies et vous êtes brodeuse, et c'est du travail bien payé que je veux vous offrir.

—Je ne puis vous refuser, monsieur, et je vous remercie d'avance. Voici notre adresse. Madame Duverger, 38 rue de Seine.

Le jeune homme tressaillit.

—Madame Duverger, répéta-t-il, ce nom ne m'est pas inconnu.

—Mon père était magistrat, monsieur, malheureusement pour nous, il est mort trop tôt.

—Encore une question, mademoiselle, n'êtes-vous pas parente de M. Caillet, le banquier ?

EMILE RICHEBOURG.

(A suivre.)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREULT et Cie.

25 Rue St. Gabriel

Boîte 325 B. P.

Montréal.